

Les fées sont ivres *Bacchanale*

Étienne Bourdages

Numéro 128 (3), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23748ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourdages, É. (2008). Compte rendu de [Les fées sont ivres : *Bacchanale*]. *Jeu*, (128), 18–22.

Les fées sont ivres

La recherche du mythe

Mon décompte n'est pas exhaustif, mais durant les deux dernières semaines de février et la première de mars 2008, la pièce d'Olivier Kemeid a fait l'objet de huit textes publiés dans les journaux montréalais, dont quatre étaient signés dans *La Presse* de la main de Sylvie Saint-Jacques¹. Son titre, *Bacchanale*, suggère le bruit, la décadence, la subversion, la débauche, le sexe, le *party*! On peut surfer longtemps. En effet, fortement connoté, à lui seul, il rend possible une pléiade de métaphores sulfureuses autour de thématiques iconoclastes. Elles sont constantes d'un journaliste à l'autre. Se réapproprier le mythe bachique et les célébrations qu'il sous-entend en s'inspirant d'Euripide pour mettre en scène un bar tenu par six Québécoises, voilà une prémisse qui promet de satisfaire les amateurs de sensations fortes et d'ébranler les autres. Cet amalgame tend vers l'universalité, qualité qui, en art, est souvent perçue comme un gage de succès. Par conséquent, le spectateur éventuel est en droit d'anticiper un spectacle marquant, tout en laissant évidemment le bénéfice du doute aux créateurs.

Les papiers sont nombreux, donc. Certains journalistes s'entre-tiennent avec les comédiennes, d'autres discutent de leur rencontre avec les créateurs. Tous sont fébriles. La promotion du spectacle est importante et séduisante. « Sur papier, *Bacchanale* était un véritable rendez-vous », écrira Christian Saint-Pierre dans sa critique². Les circonstances ne manquent effectivement pas de piquer l'intérêt: une équipe presque exclusivement masculine (auteur, conseiller dramaturgique, metteur en scène, scénographe, éclairagiste, musicien) travaille à la création d'une pièce dont la distribution est entièrement féminine et dont le sujet soulève, inévitablement, des relents de féminisme. Les premières armes de Tremblay et Brassard sont évoquées sans ambages. Les journalistes soulignent l'analogie entre la légendaire complicité de ces derniers et le rapport qu'ont entretenu Kemeid et son metteur en scène Frédéric Dubois durant la préparation du spectacle: « [Dubois] a développé une enrichissante complicité avec un auteur qu'il admire. [I]ls se sont reconnus [*sic*] une infinité d'affinités³. » On mentionne le « cran » dont il faut faire preuve pour s'inscrire dans une « tradition », celle de Tremblay et Brassard⁴. La volonté de réactualiser un tandem mythique du théâtre québécois en s'appuyant sur les noms d'une relève talentueuse pointe. Par chance, on

Bacchanale

TEXTE D'OLIVIER KEMEID. MISE EN SCÈNE DE FRÉDÉRIC DUBOIS, ASSISTÉ DE MAUDE LABONTÉ. CONSEILLER DRAMATURGIQUE: STÉPHANE LÉPINE; SCÉNOGRAPHIE: OLIVIER LANDREVILLE; COSTUMES: LINDA BRUNELLE; ÉCLAIRAGES: MARTIN GAGNÉ; MUSIQUE ORIGINALE: LUDOVIC BONNIER. AVEC VIOLETTE CHAUVEAU, MARIE-CLAUDE GIROUX, JOHANNE HABERLIN, MICHELLE ROSSIGNOL, ISABELLE ROY ET ISABELLE VINCENT. PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 19 FÉVRIER AU 15 MARS 2008.

1. J'y inclus sa réflexion sur le jocal et sa comparaison de pièces « féministes » de l'heure.

2. « Quête de pureté », *Voir Montréal*, 5 mars 2008, p. 32.

3. Michel Bélair, « Méchant party... Frédéric Dubois met en scène *Bacchanale*, la plus récente épopée populaire d'Olivier Kemeid », *Le Devoir*, 16 février 2008, p. E3.

4. Sylvie Saint-Jacques, « Séduisante *Bacchanale* », *La Presse*, 25 février 2008, p. AS6.



Bacchanale d'Olivier Kemeid,
mis en scène par Frédéric Dubois
(Théâtre d'Aujourd'hui, 2008).
Photo : Valérie Remise.

ne s'y attarde généralement pas trop. Le raccourci aurait été simpliste : parce que Kemeid se réclame d'emblée de l'écriture de Tremblay et entend rendre un certain hommage à la kyrielle de personnages féminins qu'il a créée, parce qu'il s'entend bien avec Dubois, de cette connivence émergerait inévitablement un théâtre nouveau et cru ? Ce serait leur mettre beaucoup de pression.

Nostalgie quand tu nous tiens

L'entreprise – revisiter l'univers de Tremblay, s'intéresser à l'évolution qu'aurait pu suivre ses personnages – a pu séduire par son audace. Si on apprécie le théâtre de Tremblay, à la fois extrêmement manichéen et ardent avec aplomb, on est inévitablement curieux de voir où Kemeid et Dubois le mèneront en ouvrant les vannes. Mais, au final, le critique s'avoue désappointé. Surtout parce qu'il n'a pas été happé par la bacchanale débridée que concevait son imagination. Le travail du duo n'a pas su rejoindre sa conception du mythe. C'est peut-être que leur nostalgie est d'une autre nature. Les propos de Kemeid le suggèrent, son intention de départ dénotant le regret d'un théâtre révolu : « Qu'est-ce qui se serait passé si Albertine, au lieu de souffrir la calvaire [*sic*], avait eu la possibilité de jouir ? Je vais vous dire ce que j'en pense : le Plateau-Mont-Royal aurait brûlé au grand complet. C'est ce feu que je veux montrer sur scène », écrivait-il sur le site Internet du Théâtre d'Aujourd'hui. Il s'agit donc en quelque sorte d'offrir à ces femmes l'opportunité d'une guérison. Par la bande, il y a même là l'occasion de faire un constat : maintenant qu'une certaine élite féminine

s'est approprié son corps, que reste-t-il à celles qui sont généralement ignorées par l'espace médiatique ? La femme a-t-elle acquis son autonomie ? Rien n'est moins sûr, si l'on en croit le texte de Catherine Léger dans le programme :

Feuilletez les magazines féminins, écoutez les femmes à la télé, regardez la publicité et voyez ce qu'une femme doit être aujourd'hui : belle, éternellement jeune, ambitieuse, mais pas trop, bonne mère, bonne fille, suffisamment indépendante, suffisamment soumise, forte, sensible... À croire que la libération de la femme avait un prix : la perfection. Pour se montrer digne de sa liberté chèrement acquise, la femme d'aujourd'hui devrait être impeccable, jamais irrationnelle, jamais trop émotive. Ce serait un retour en arrière, un pénible rappel du temps où la femme était le « sexe faible ».

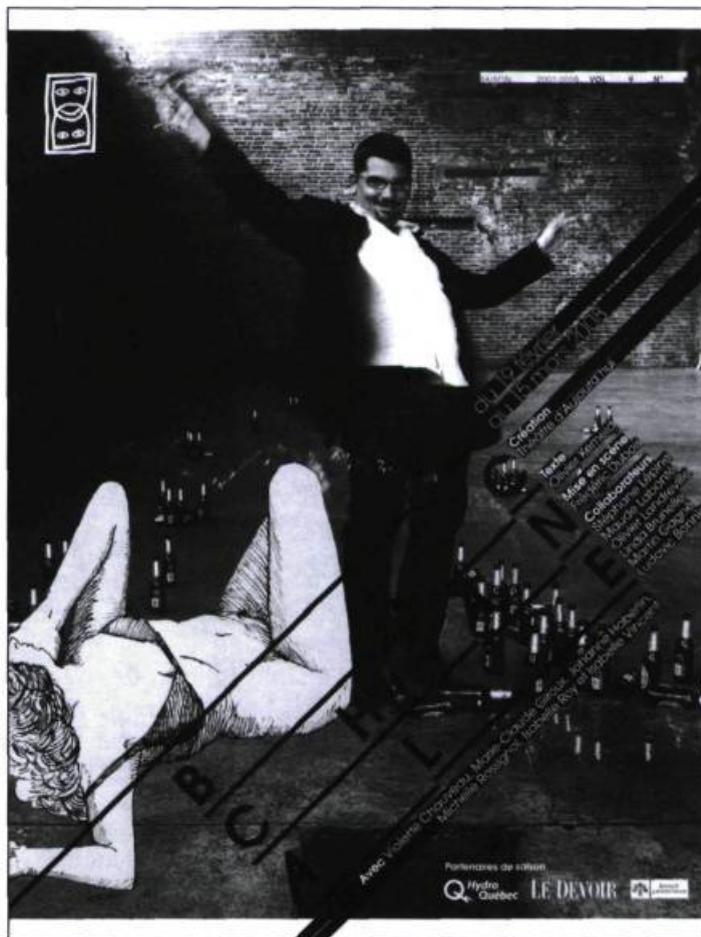
Or, le théâtre, comme les magazines évoqués ici, est aussi un lieu d'expression de masse qui, plutôt que d'entériner une norme contraignante, peut contribuer à proposer des images différentes et à contrer le jeu des apparences imposé par des impératifs commerciaux. Ce n'est pas d'hier que les mouvements féministes font appel à cet outil démocratique pour inscrire leurs revendications dans le discours social. Toutefois, ce n'est pas parce que tous les personnages d'une pièce écrite par un homme sont des femmes que celle-ci est nécessairement féministe.

La bacchanale n'aura pas lieu

L'action prend place dans un bar. Les serveuses s'apprentent pour une grosse soirée : un groupe d'étudiants en génie s'est annoncé, et elles prévoient être sollicitées de toute part pour de l'alcool comme pour autre chose. Sur la Main ? Difficile à dire, l'allure et la tenue des six femmes ne suggèrent pas l'artère pour *yuppies* branchés que tend à devenir le boulevard Saint-Laurent depuis une décennie. En fait, il y a dans l'atmosphère quelque chose de mal-famé, dans l'attitude de ces femmes sans éclat, dans leur façon de parler, dans le fait qu'elles emploient une mineure, qui renvoie davantage aux quartiers Centre-Sud ou Hochelaga qu'au Plateau-Mont-Royal d'aujourd'hui. On situerait même aisément l'action dans un bar appartenant à des motards, utile au blanchiment d'argent, le long d'une route provinciale.

En apparence frondeur et décidé, campé sur sa position, chacun des types créés par Kemeid manie l'art de la répartie à sa façon, sait donner le change à quiconque le contredit. Individuellement, ces serveuses ne s'en laissent pas imposer. De la dégaine « matante à permanente »

« Le montage de l'affiche et de la couverture du programme de la pièce crée [...] un malaise. »
Photo : Neil Mota ; illustrations : Katy Maurey ; graphisme : Identica.



d'Isabelle Vincent, la gérante, aux robes cintrées et largement décolletées de Violette Chauveau et de Johanne Haberlin, en passant par le look gothique d'Isabelle Roy et l'ensemble incendiaire de Michelle Rossignol, la patronne, les costumes de Linda Brunelle collent bien à la peau des personnages. Chacune en impose à sa façon. Et elles s'unissent devant l'adversité, deviennent une seule dans la rengaine du travail, s'entendent en chœur pour psalmodier les commandes des clients, pareilles d'une nuit à l'autre. La forme rappelle ici *Françoise Durocher, waitress*. Cependant, ces femmes ne parviennent à s'évader vraiment que dans les fantasmes d'amours déçues qu'elles évoquent à travers des envolées lyriques quasi surréalistes, isolées à tour de rôle par un projecteur de manière assez convenue, le vacarme ambiant du bar momentanément assourdi. Les serveuses abandonnent alors leur jocal extrême, caricatural, qui fait rouler en les dédoublant les syllabes commençant par « r », voulant ainsi souligner, j'imagine, l'accent montréalais d'une certaine époque. Ces tirades constituent les seuls moments où le jeu des niveaux de langue imposé par l'auteur trouve enfin un sens, ce jeu n'ayant jusqu'alors contribué qu'à inspirer des caractères confus, sonnait faux. Cela dit, ces hiatus manquent de subtilité. L'auteur ayant choisi de ne pas centrer l'action sur une personnalité particulière, elles y passent toutes de la même façon, et le procédé lasse rapidement.

Ces *barmaids* s'invectivent, se lamentent, pensent au suicide. Après soixante-quinze minutes de criallerie où elles résistent aux fêtards pour ensuite fermer les portes et laisser éclater leurs passions, le constat que fait le spectateur est que, dans la vision de Kemeid, le joug qui freinait Albertine et compagnie est demeuré quasi intact malgré les quelque vingt années qui ont passé. Sa pièce présente des femmes qui, loin d'être libérées de la domination masculine, de leur misérabilisme atavique, sont au contraire dépendantes, avides d'approbation, pathétiques. Pas très encourageant. On stagne. « Pour elles, accéder à la pureté totale c'est d'abord accepter d'être souillées par la vie et par le combat », suggérait encore Catherine Léger. Ouf ! Leur seul moyen de s'en sortir serait donc l'hystérie. Voilà qui est extrêmement réducteur. Il y a quelque chose de carrément misogyne dans cette vision rétrograde de la condition féminine⁵. Celle-ci se construit encore sur l'antagonisme induit par l'inévitable présence de l'homme. Ces femmes existent à travers la destruction de l'autre. Mais il y a quelque chose de faible chez elles, d'un peu dolent dans leurs plaintes, rappelant parfois les paroles du trio stéréotypé des *Fées ont soif* de Denise Boucher. Dans *Bacchanale*, ce coupable universel (le nom du comédien, Jean-François Nadeau, n'est donné nulle part...), dont la faute reste ambiguë, dont l'identité et la brièveté du passage sur scène laissent le spectateur perplexe, est simplement humilié : déshabillé sous nos yeux par la horde de furies, il n'aura de toute évidence pas voix au chapitre.

Oui, ces femmes s'apparentent à celles de Tremblay, mais à celles qui se meurent dans la mélancolie et la passivité. Kemeid ne les fait pas avancer. En regardant ses serveuses se démener, on se demande ce qu'est devenue cette révolte libertaire qui avait autrefois

5. D'ailleurs, le montage de l'affiche et de la couverture du programme de la pièce crée en ce sens un malaise. On pouvait y voir une photo de Kemeid, l'air plutôt content de lui, debout, levant une coupe, le sol étant jonché de bouteilles de bière. Étaient dessinées à ses pieds deux femmes presque nues, couchées sur le dos dans une pose lascive.

percé la coquille du repli sur soi qui confine au privé. Les filles de *Bacchanale* explosent, mais en cachette. La pièce tente de brosser un portrait actuel avec la nostalgie des années 60-70, avec les instruments du féminisme en vogue à cette époque. L'évocation au passage du texte de Denise Boucher – une des serveuses lançant : « Les fées n'ont plus soif, elles boivent⁶ ! » – ou des « anciennes odeurs » de Tremblay et autres « classiques » auxquels l'auteur se mesure jurent par leur maladresse. N'était-ce pas au conseiller dramaturgique, Stéphane Lépine, de les filtrer ? Résultat : on a l'impression d'assister à une pièce écrite à l'époque de la Révolution tranquille qui a mal vieilli. En fait, si de nos jours le texte de Boucher est encore cité, c'est pour l'anecdote, la page d'histoire, parce qu'il a soulevé des passions lors de sa création et même suscité un procès, et non pour vanter son intemporalité.

Au bout du compte, la bacchanale annoncée n'a pas eu lieu. Si ces femmes semblent se défaire d'une quelconque emprise sociale pendant que l'alcool coule à flots l'espace d'une nuit, au matin, elles se laissent convaincre par l'adolescente de reprendre le boulot. Étrange. En tant que spectateur, on se sent un peu exclu du *party*. Parfois, la mise en scène dynamique – même si les comédiennes en sont un peu réduites à tourner autour de l'encombrant comptoir placé au centre de la salle –, les éclairages aussi créent des effets frappants, totalement baroques, mais ça ne dure pas. Loin de donner le sentiment d'être partie prenante de l'effervescence, la scénographie d'Olivier Landreville met plutôt le spectateur à l'écart. Comme dans une soirée mondaine où il ne connaît personne, il se demande un peu ce qu'il fait là.

Il est probable que, comme c'est souvent le cas en art contemporain, l'œuvre à elle seule ne se suffise pas ; c'est le discours qui l'entoure qui lui permet de se révéler. Au premier abord, donc, on ne peut qu'être déçu. Seulement, même en lisant le programme de la pièce et les articles publiés dans les journaux, il est difficile de saisir les intentions des créateurs. « [C]omment faire pour vivre ensemble ? Comment vivre harmonieusement avec celui ou celle qui n'est pas comme moi ? Question d'une actualité criante, me direz-vous..., et pour certains même d'une actualité assourdissante, tant nous avons été abreuvés avec plus ou moins d'acuité par les médias de masse et jusqu'à plus soif... Mais le théâtre n'offre-t-il pas un angle nouveau par lequel scruter cette question qui représente peut-être le plus grand défi du XXI^e siècle ? » tentait de justifier dans le programme Marie-Thérèse Fortin, la directrice artistique du Théâtre d'Aujourd'hui. C'est vraiment de ça que parlait *Bacchanale* ? Je n'ai pas le sentiment d'avoir assisté au même spectacle. Ici, l'Histoire, au lieu de la répéter, comme Fortin le suggère dans l'introduction de son texte, on a tenté de la récrire. Battage médiatique et évocation nostalgique d'un certain théâtre n'auront pas suffi à concrétiser l'événement pressenti. *Bacchanale* n'aura pas marqué d'une pierre blanche la ligne du temps du théâtre québécois. ¶

6. Je cite de mémoire.